

Nature, culture, ordure.

Cette conférence hors du cours sur les phénomènes de la communication a le propos de considérer quelques aspects ontologiques du problème posé par la discussion d'avant-hier au sujet de l'art. Nous avons, tous, un modèle plus ou moins élaboré, de la culture, un modèle "biologique", typique pour le 19th siècle: La culture est un organisme qui dévore la nature en produisant, l'élimine en consommant, et croit en préservant. "Produire": prélever des morceaux de la nature pour leur insuffler une valeur, (forme). "Consommer": épuiser la valeur insufflée au morceau et le renvoyer à la nature. "Préserver": émagasiner la forme vide. Donc: "produire"=informer, negentropie, art; "consommer"=désinformer, entropie; et "préservé"=mémoire, culture. Le but de la culture est d'engloutir la nature entière, (plénitudes des temps). Celui qui s'engage dans la culture s'engage dans l'art et dans la forme et contre la nature et le gaspillage. Contre l'entropie. Il veut humaniser l'univers.

Ce modèle n'est plus soutenable. Il est "historique", et il montre qu'il n'y a pas de leçon de l'histoire c'est qu'elle ne peut rien nous apprendre. En fait notre expérience avec la culture est la suivante: nous sommes entourés de produits. Ils forment un labyrinthe dans lequel nous errons. Certains entre nous produisent plus de produits encore. D'autres transportent des produits d'un endroit du labyrinthe à un autre. D'autres tentent de disposer de certains produits en les consommant. Et d'autres encore essaient de passer du labyrinthe à la nature que l'on voit vaguement disparaître à l'horizon. Le labyrinthe est jonché de déchet; de morceaux cassés. Le niveau de l'ordure omniprésente dans le labyrinthe monte toujours, et il est, en effet notre horloge: il mesure le temps. Il ne s'agit pas d'une conséquence d'un défaut dans le système d'égouts du labyrinthe culturel: ce n'est pas un déferlement catastrophique, comme c'était le cas du raz de marée nazi. C'est au contraire un écoulement régulier qu'on ne peut pas arrêter. Plus nous produisons, plus nous accumulons d'ordures. Et cette observation impose un modèle nouveau de la culture:

La culture est le processus qui change la nature en ordure, en produisant, (c'est à dire: informant), et en consommant, (c'est à dire: désinformant d'une façon incomplète). En fait, bien sûr, le processus est un peu plus complexe. Il construit deux réservoirs: l'un pour des formes vides, appelé "héritage culturel", et l'autre pour des formes cassées, appelé "ordure". A long terme, bien sûr, les deux réservoirs retourneront à la nature par l'action entropique du temps. Mais il s'agit d'une échelle temporelle sans intérêt pour nous. Celui qui s'engage dans la culture s'engage dans l'ordure. L'observation impose ce modèle manichéen.

Nous pouvons néanmoins le réduire à une dimension plus existentielle ainsi: le futur de la culture est la nature. C'est la direction dans laquelle elle avance par la production, par l'art. Le passé de la culture est l'

ordure. C'est ce que la culture laisse derrière elle. Et le présent de la culture est le magasin des formes vides. C'est l'ensemble du disponible. La nature nous détermine en tant que futur, en tant que défi. L'ordure nous détermine en tant que passé, en tant que oublié. Et, en thèse, nous sommes libres dans le présent en tant que disponibilité. Les sciences de la nature étudient notre détermination future, et les sciences de l'ordure étudient notre détermination passée, avec le but de nous en libérer, c'est à dire la rendre présente et disponible.

Les sciences de l'ordure, comme l'archéologie, la psychologie, la mythologie, la filologie etc., ont un problème: elles concernent le passé. Elles ne sont pas historiques. L'histoire concerne la mémoire, ce dont on se souvient, le disponible, le présent. Les sciences de l'ordure concernent l'oublié, le refoulé. Le souterrain. Leur méthode est celle du dés-oubli, du dévoilement du caché. C'est une méthode ambiguë, et c'est pourquoi il est souvent difficile de reconnaître la dignité ontologique de l'ordure.

En effet, il y a trois domaines du réel: la nature, la culture et l'ordure. Par exemple: les cailloux, les bouteilles et les morceaux cassés de bouteilles. Le futur, le présent, le passé. Le hors-valeur, le valable et le dévalué. Ce qui n'est pas comme il doit être, ce qui est comme il faut, et ce qui est comme il ne doit pas être. Étant donné que le troisième domaine est souterrain, il est souvent confondu avec les autres deux. Cette confusion cache la dialectique négative entre les trois domaines. La culture est anti-nature, parce qu'elle est négentropique. L'ordure est anti-culture, parce qu'elle est entropique. Et la nature est anti-ordure, parce qu'elle est amorphe, au sens de "matière première".

La confusion ontologique peut être fatale. Les algues rouges ne sont pas naturelles, bien qu'elles soient des plantes. Il s'agit d'une ordure. Le nationalisme n'est pas un phénomène culturel, quoi qu'il soit une idéologie. Il s'agit d'une ordure. Ces erreurs ontologiques peuvent être fatales parce qu'elles peuvent aboutir à des engagements faux. Par exemple: l'engagement hippie. Ce n'est ni un retour à la nature, ni une révolution culturelle, mais une nostalgie de la boue. Bien sûr: l'engagement dans la ordure peut être authentique, mais il faut l'avouer pour qu'il soit honnête.

Nous sommes déterminés, à présent, par l'ordure plus que par la nature. Nous nous coupons les pieds plus souvent avec des tessons de bouteille qu'avec les cailloux. Le passé nous conditionne plus que le futur. Les sciences de l'ordure sont devenues plus importantes que les sciences de la nature. Le "progrès", (si ce terme a encore un sens), se dirige plus vers le passé que vers le futur. Il ne s'agit pas simplement du problème "écologique", en vogue à présent, quoique la découverte ^{de} la transformation de la Terre en ordure par la culture soit importante. Il s'agit du défi de repenser notre engagement entier en culture.

Tout engagement culturel a été, au fond, un engagement contre la nature. Tous les retours romantiques à la nature ont été, au fond, des mouvements réactionnaires. Le paradigme de la culture a été, au fond, toujours l'agriculture, donc l'action sur le champ de la nature. Le terme "ager"=champs et le terme "cultura" impliquent les termes "actio" et "colere"=recueillir. On a donc vu, jusqu'ici, seulement la dialectique entre nature et culture. S'engager dans la culture c'était s'engager contre la détermination naturelle et pour la liberté. Ce n'est plus possible. Non seulement parce que la nature est devenue pratiquement invisible. Par où nous regardons là est la culture. Même la Lune n'est pas un phénomène naturel. C'est un satellite aussi artificiel que les autres: une plateforme pour les voyages interplanétaires. La dite "conquête de la Lune" n'était pas une victoire de la culture sur la nature comme c'était la conquête de la tuberculose, par exemple. C'était seulement l'utilisation d'un instrument déjà mis à notre disposition par l'astronome, quoique cet événement fût exagéré hors proportion par les mass media. Mais ce n'est pas seulement à cause de la disparition de la nature que l'engagement dans la culture comme engagement anti-naturel est devenu impossible. C'est à cause de la tendance croissante de la culture de nous déterminer de derrière, sous forme d'ordure. La recherche de la liberté est devenue, à présent, une recherche du temps perdu.

Notre problème n'est plus la limitation humaine par rapport à la production. Le problème que nous ne pouvons pas tout informer. Notre problème est maintenant la limitation humaine par rapport à la consommation. Le problème que nous ne pouvons pas tout désinformer. Ce n'est pas que nous ne pouvons pas tout manger qui est notre problème, mais que nous ne pouvons pas bien digérer. La société de consommation n'est pas une société qui consomme beaucoup, mais une société qui digère mal. Le paradis, pour nous, ce n'est plus un endroit où on mange tout le temps, mais un endroit de bonne digestion. C'est, comme on dit parfois démagogiquement, une question de la "qualité de la vie", laquelle se réduit à la fonction digestive. C'est vrai pour les sociétés affamées aussi. Elles ont faim, bien sûr, mais elles meurent d'indigestion, de la pollution chimique et idéologique malgré cela. La condition humaine se révèle, à présent, comme une condition imposée par l'ordure. Et c'est dans ce contexte du défi de repenser tout notre engagement dans la culture que se pose la question de l'art.

Il y a, vis-à-vis l'ordure, deux attitudes possibles. On peut essayer de la désinformer totalement, la "détruire", et ainsi la rendre à la nature. Ou on peut essayer de la ré-informer, la récupérer, la "ré-cycler", et ainsi la rendre à la culture. La bouteille cassée peut être détruite pour devenir cailloux, ou elle peut être transformée en cendrier. Le nationalisme peut être détruit pour redevenir un désir sexuel frustré, ou il peut

être réformulé pour devenir un engagement culturel. Le propos de la première attitude est de se libérer de la condition ordurelle en la transformant en condition naturelle, pour laquelle nous avons de bonnes méthodes de manipulation. Le propos de la deuxième attitude est de se libérer de la condition ordurelle en la transformant en disponibilité. On peut appeler l'ordure "la matière deuxième". Le propos de la première attitude est de transformer la matière deuxième en matière première. Le propos de la deuxième attitude est de transformer la matière deuxième en liberté. L'art a été toujours un acte sur la matière première, (quoique la signification du terme "art" ait changé souvent dans l'histoire). Il devient maintenant un acte sur la matière deuxième. L'art a été toujours le contraire de nature, et l'artificiel toujours le contraire de naturel. L'art est maintenant devenu le contraire d'ordure, et l'artificiel est devenu le contraire d'ordurelle. Cette révolution dans la fonction ontologique de l'art est, à mon avis, au fond de la dite "crise de l'art".

L'ordure est le domaine caché du réel. L'oublié, l'abismal. On l'a méprisé, car il était horrible, et ^{on} ne doit pas plonger dans lui si on le peut éviter. C'est devenu maintenant inévitable. L'art y plonge. Bien sûr: le domaine du caché, de l'oubli, du mystère a toujours exercé une attraction/acabre, pathologique. Mais cela a été une attraction passionnelle passive. L'art y plonge, non pour se rendre, mais pour agir. Non pour se perdre dans l'abîme de la nuit dans laquelle toutes les vaches sont grises mais pour y arracher des morceaux et les rendre présent. C'est ainsi que l'art augmente, à présent, le domaine de la liberté. En rappelant l'oubli. Si vous le préférez: en "désidéologisant". L'art n'est plus, comme il a été, un acte qui transforme la nature en culture par une œuvre. Il est maintenant un acte qui transforme l'ordure en culture par la désidéologisation. Il nous libère du caché, en l'illuminant. Ça a été peut-être toujours un des ses aspects. Mais maintenant c'est devenu l'aspect dominant. C'est pourquoi il est difficile de comprendre ce que l'art fait à présent. Nous attendons qu'il fasse des œuvres. Il le fait encore quelquefois, mais ce n'est plus très intéressant. Nous en avons trop d'œuvres. Mais ce que l'art fait, à présent, c'est de nous montrer le caché dans nous et autour de nous. Il nous propose des modèles pour que nous puissions avoir l'expérience concrète du caché. Ainsi il nous en libère. Ainsi il transforme l'ordure en beauté.

La nature est le futur, elle n'est pas encore. L'ordure est le passé, elle n'est plus. Seule la culture, le présent, la liberté est la réalité concrète. Le domaine de la liberté est devenu étroit. L'ordure avance sur lui de tous les côtés. Du côté économique, sociale, idéologique, psychologique. La technocratie sera la victoire de l'ordure sur la liberté. Rien ne restera de concret. Seule l'art peut arrêter ce progrès.